L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

189 | 2009

Oralité et écriture

Karl Mannheim, *Idéologie et Utopie*

Corinne Delmas

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/28766>

DOI : 10.4000/lhomme.28766

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2009

Pagination : 264-266

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Corinne Delmas, « Karl Mannheim, *Idéologie et Utopie* », *L'Homme* [En ligne], 189 | 2009, mis en ligne le 03 janvier 2017, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/28766> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.28766>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Karl Mannheim, *Idéologie et Utopie*

Corinne Delmas

RÉFÉRENCE

Karl MANNHEIM, *Idéologie et Utopie*. Préface de Wolf Lepenies. Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 2006, 272 p., bibl., index.

- 1 CONSIDÉRÉ comme l'œuvre maîtresse de Karl Mannheim, ce texte fondateur de la sociologie de la connaissance est enfin présenté pour la première fois dans sa traduction française intégrale, plus de soixante-quinze ans après sa parution. On peut d'autant plus saluer une telle publication, qu'elle est concomitante de la parution de plusieurs textes sur cet auteur¹. Avec la préface de Wolf Lepenies, « Le sociologue et le clerc », l'ouvrage rappelle le caractère franco-allemand de son cadre de référence avant d'établir un parallèle entre le traité de Mannheim et l'opus de Julien Benda sur la trahison des clercs (pp. XIII-XVI). Un avant-propos du traducteur, Jean-Luc Evard, présente pour sa part les différentes éditions, allemande, anglaise et française, en insistant sur les facteurs qui auraient contribué à rendre sa traduction complète tardive et sa réception malaisée : une « langue difficile », son « inspiration encyclopédiste », l'absence d'unité argumentative ou discursive entre les cinq essais qui constituent ce livre, rédigés à des périodes et dans des contextes différents (p.XIX). Enfin, une bibliographie des écrits de Mannheim établie par Nia Perivolaropoulou et Michel Prat, un glossaire franco-allemand et quelques indications bibliographiques en matière de littérature secondaire de Jean-Luc Evard complètent cet ouvrage et contribuent à en faire un utile instrument de travail.
- 2 Les thèses sont connues. Mannheim relie la pensée à la politique et, par sa sociologie de l'esprit et de l'intelligentsia, tente de montrer que la politique peut exister sous la forme d'une science. Pour cela, il part d'un constat surprenant : l'absence d'une politique scientifique dans un monde où domine pourtant la rationalité. Les causes d'un tel retard seraient à rechercher non seulement dans la jeunesse et l'immaturité des sciences sociales, mais aussi dans la spécificité du comportement politique par rapport

aux autres genres d'expérience humaine. La conduite des affaires publiques s'inscrit en effet dans un processus en devenir « dont chaque moment crée une situation unique caractérisée par un flot continu de forces [...] qu'il estime irrationnelles » et auxquelles il attribue une double origine : « la compétition sans contrôle et la domination par la force constamment en mouvement »². Or, la conduite des affaires politiques suppose que l'on se dégage de ce flot, d'où le nécessaire recours à la connaissance scientifique. Mannheim examine alors, à partir de son étude de la pensée conservatrice, des types de relations entre théorie et pratique caractérisant respectivement quatre modes de pensée : les conservatismes bureaucratique et historiciste, la pensée bourgeoise libérale, la pensée socialiste-communiste et le fascisme. Si le « conservatisme bureaucratique [...] ne nie pas la possibilité d'une politique scientifique [...] [il] en fait l'équivalent d'une doctrine administrative » (pp. 98-99). Pour le conservatisme « historiciste », qui trouve son assise sociale dans la noblesse et les « couches bourgeoises de l'intelligentsia », « la politique n'est pas une science autonome susceptible d'une propédeutique », l'histoire étant simplement « propre à aiguïser l'instinct politique » (pp. 99-101). Si la « pensée bourgeoise libérale-démocratique » exige pour sa part expressément une politique scientifique, elle est trop intellectualiste et sépare la théorie de la *praxis* (pp. 101-102). En revanche, pour la pensée socialo-communiste, il n'y a pas de théorie pure. Mais si elle n'occulte pas la marge de manœuvre irrationnelle et ne l'intellectualise pas totalement, cette « pensée rationaliste débouch[e] dans l'irrationalisme » (pp. 103-111). Le fascisme, enfin, est pour sa part un « irrationalisme sans faille » (pp. 111-122). Selon Mannheim, une politique scientifique et non partisane est pourtant envisageable, la réalité politique ne relevant que partiellement des partis. Par ailleurs, la politique, en perpétuel devenir, présente un caractère dynamique. Mais seuls des êtres « sans attaches » peuvent mettre en œuvre une telle politique, dans la mesure où ils sont capables d'analyser l'ensemble des positions, y compris la leur, et de parvenir ainsi à une « synthèse » tout en veillant à se tenir à l'écart d'un pur intellectualisme. Cette « couche relativement hors classe », c'est la *freischwebende Intelligenz*, terme que Mannheim emprunte à Alfred Weber, littéralement intelligentsia « librement flottante », ou intelligentsia sans attache, curieusement traduit ici par « intelligentsia socialement désancrée » (p. 128). Cette couche, relativement dépourvue de position de classe, est composée d'individus aux origines diverses. Tous les points de vue contradictoires s'y affrontent de façon permanente, ce qui favorise l'essor d'une vue d'ensemble et une synthèse de styles de pensée jusqu'alors séparés. Sa « réflexion sur ses propres racines, la recherche de sa propre mission consistant à être l'avocat prédestiné des intérêts intellectuels du tout » débouche sur une sorte de « politique des intellectuels », qui « permet de se détacher des intérêts particuliers pour se centrer sur la globalité de la société et rend ainsi possible la politique comme science » (p. XII). En effet, le « flottement » de ces intellectuels, l'instabilité de leur position sociale, le caractère hésitant et délibératif de leur mentalité ne sont pas purement négatifs. Ceux qui ont la liberté de choix, qui examinent tous les points de vue avant de prendre position sont précisément ceux qui peuvent accéder à une vision globale et formuler une synthèse vraiment dynamique. Car selon Mannheim, l'intellectuel peut, soit se rallier à l'une des classes en lutte et lui fournir des idéologues, soit prendre conscience de sa propre mission, de sa vocation à devenir l'avocat des intérêts spirituels de l'ensemble de la société et à constituer « une sentinelle dans une nuit sinon par trop enténébrée » (p. 133).

- 3 Ce texte, objet de nombreux commentaires et de critiques multiples et hétérogènes³, est donc un classique dont il faut saluer la parution. Œuvre fondatrice en sociologie de la connaissance et des intellectuels, c'est également une analyse de l'Allemagne des années 1920 ayant suscité de nombreux débats, un texte conciliant libéralisme et rationalisme⁴ et militant contre la crise de la culture allemande et du relativisme⁵. Mais s'il constitue l'opus le plus connu de Mannheim, il s'inscrit dans une œuvre plus vaste et ne peut se comprendre qu'à la lumière d'autres textes, dont l'étude précitée sur son conservatisme, publiée d'abord en allemand puis en anglais après sa mort⁶, ou ses œuvres postérieures, parmi lesquelles *Man and Society in an Age of Reconstruction* ou les analyses des théories de la connaissance regroupées dans *Essays on the Sociology of Knowledge*⁷, dont on ne peut que souhaiter de prochaines traductions françaises...

NOTES

1. Cf. Anne Kupiec, *Karl Mannheim. Idéologie, utopie et connaissance*, Paris, Le Félin Kiron, (« Les Marches du temps ») ; Gérard Namer, *Karl Mannheim, sociologue de la connaissance. La synthèse humaniste ou le chaos de l'absolu*, Paris, L'Harmattan, (« Logiques sociales. Série sociologie de la connaissance »). La traduction française d'*Idéologie et Utopie* antérieure à celle-ci était celle, issue de la traduction anglaise, de Pauline Rollet, publiée en 1956 chez Marcel Rivière.
2. A. Kupiec, *Karl Mannheim...*, *op. cit.* : 73.
3. Pour une présentation de ces critiques, cf. A. Kupiec, *Karl Mannheim...*, *op. cit.* : chap. IV.
4. Sur cette conciliation et sur l'inscription de Mannheim dans une tradition libérale, cf. David Kettler, Volker Meja & Nico Stehr, *Karl Mannheim*, Paris, Presses universitaires de France, 1987 (« Sociologie d'aujourd'hui »).
5. Cf. Volka Meja & Nico Stehr, *Knowledge and Politics. The Sociology of Knowledge Dispute*, London-New York, Routledge, 1990 ; Theodor W. Adorno et al., *De Vienne à Francfort. La querelle allemande des sciences sociales*, Bruxelles, Complexe, 1979.
6. « Das Konservative Denken », *Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*, 1927, 57 (1) : 68-142 et 1927, 57 (2) : 470-495 ; « Conservative Thought », in *Essays on Sociology and Social Psychology*, London, Routledge & Kegan Paul, 1953 : 74-164. Le texte complet posthume sera édité en allemand et en anglais : *Konservatismus*, Frankfurt-am-Main, Suhrkamp, 1984 ; *Conservatism*, London, Routledge & Kegan Paul, 1986.
7. London, Routledge & Kegan Paul, 1940.

AUTEURS

CORINNE DELMAS

Université Lille-II, Centre d'études et de recherches administratives, politiques et sociales, Lille.
corinne.delmas@univ-lille2.fr